

Michel CAMDESSUS

**RELIRE TEILHARD DE CHARDIN
DANS UN CONTEXTE DE MONDIALISATION**

Conférence donnée à Genève

*le 31 janvier 2002
à l'auditoire Piaget de l'Université*

*à la requête de l'association des Amis de Pierre Teilhard de Chardin
en vue de la constitution d'un groupe de lecture en suisse romande*

Monsieur le Président, Monsieur le Professeur, Mesdames, Messieurs, Chers Amis,

Je me demande, ou plutôt je me suis demandé, ce que je venais faire ici, parce que, au vu de l'attention avec laquelle j'ai écouté Monsieur le Professeur Amaldi, vous vous êtes bien rendu compte que j'étais en train d'apprendre des choses. Je ne suis ni scientifique, ni paléontologue, et vous allez vous rendre compte dans quelques minutes que je ne suis pas un philosophe, que je ne suis pas un théologien ; je suis à peine un économiste et Teilhard de Chardin lui-même s'intéressait assez peu à l'économie. Donc, vraiment, ma présence ici n'a pas beaucoup de sens, si ce n'est peut-être de tenir une promesse que j'avais faite imprudemment, cédant aux charmantes pressions et indications de Madame Frécon ; et comme elle, finalement, je ne suis ici que pour régler une dette de gratitude à l'égard de Teilhard de Chardin. Elle a expliqué dans un grand journal français il y a quelques jours, qu'elle avait une dette de gratitude à l'égard de ce penseur. Et comme..., moi aussi, je ne pouvais pas, ne pas venir. La dette de gratitude que j'ai à l'égard de Teilhard de Chardin est une histoire personnelle qui en tous cas, serait dérisoire si la vie ne m'avait pas amené à me situer pendant longtemps à un de ces lieux importants où les (peut être pourrait-on dire en langage teilhardien) correspondances, je l'espère personnellement, du monde s'opèrent. Et c'est là que la médiocre connaissance que j'avais de Teilhard de Chardin a été mise à l'épreuve.

Et c'est les résultats, vous allez voir combien fragiles de cette épreuve, que je viens vous livrer. Il est bien vrai que notre monde aujourd'hui connaît un extraordinaire désarroi devant ce phénomène de la mondialisation ; on sent qu'il se passe quelque chose d'important, on sent que c'est lié aux propos scientifiques. Et pourtant le monde a peur, et même dans les pays comme le mien, qui sont parmi ceux qui ont le plus profité de la mondialisation en termes économiques, si vous le voulez, le rejet de la mondialisation dans l'opinion publique nous dit bien qu'il se passe là quelque chose de tout à fait ambivalent. Je pense donc que si je cherche à être fidèle à la promesse que j'ai faite à savoir parler d'une lecture de Teilhard de Chardin dans ce contexte de mondialisation, je dois commencer par essayer de vous dire comment je vois ce désarroi face à la mondialisation, comment aussi la lecture de Teilhard nous dit des choses sur ce phénomène, et comment surtout, elle nous invite à l'action dans le sens de la cohésion du monde et de la solidarité. Ces trois derniers mots étant des mots de Teilhard dans *l'avenir de l'homme*.

Je vais donc, si vous voulez, avoir ces trois termes dans ma réflexion. La mondialisation, (ou la globalisation appelez le phénomène comme vous voulez), est complexe. C'est un écheveau, un enchevêtrement de risques et de chances. Et il faut évidemment essayer de démêler l'écheveau, si nous voulons, avec Teilhard, réfléchir à tout ce que nous pourrions faire, pour contenir les risques et utiliser toutes les chances de provoquer une humanisation de ce phénomène, si nous voulons faire que ce moment du monde nous conduise vers cette totalisation, cette planétisation de Teilhard, dont vous allez voir tout de suite, qu'elles sont très différentes de notre vécu actuel de la mondialisation.

Regardons le phénomène, ses chances et ses risques : tout cela a été dit cent fois ; je peux être très télégraphique dans mon discours, mais notons tout de même le jeu combiné de l'élargissement du champ de l'économie de marché, de l'irruption de nouvelles technologies, et en particulier, des sciences de l'information, Monsieur le Professeur, la signification des marchés, l'argent, tout ceci crée des conditions favorables au développement de l'économie mondiale. Il se crée, en particulier en matière purement financière, une espèce de réservoir potentiel immense de financement privé, permettant de démultiplier les financements publics et de trouver, à condition que tout ceci soit convenablement utilisé, les chances d'une accélération du développement des pays les plus pauvres, lorsqu'ils acceptent de s'intégrer, dans ce grand courant intégrateur des économies mondiales. Ceci est très positif en terme d'analyse économique, et peut expliquer l'enthousiasme d'un écrivain du tiers monde comme

Vargasissoua (?) du Pérou écrivant récemment : « Nous devons nous convaincre que jamais auparavant, dans toute l'histoire de l'humanité, nous n'avons eu autant de potentialités intellectuelles, scientifiques, et économiques qu'aujourd'hui pour combattre nos maux ataviques, la faim, la guerre, l'exclusion de l'autre et l'oppression ». Voilà qui vous aurait un certain parfum Teilhardien ; perspectives exaltantes, mais les défis, les risques que la mondialisation charrie aussi, sont également formidables. Je vais citer cinq de ces risques majeurs de la mondialisation :

- le premier c'est évidemment le risque d'instabilité financière : nous venons d'en prendre ; les dix dernières années ont été une succession de crises, qui, chacune, aurait pu faire basculer gravement l'économie mondiale vers la récession, et dont toutes ont entraîné des pertes de richesse, des pertes d'emplois, des souffrances indescriptibles. Donc, instabilité.
- second risque, le risque de marginalisation des pays les plus pauvres. Si certains pays en développement s'en tirent bien, savent tirer leur épingle du jeu, dans ces flux intégrateurs de l'économie mondiale, d'autres n'y parviennent pas, soit que géographiquement mal placés, soit qu'ils soient en proie à des conflits, soit qu'ils ne veulent pas appliquer des politiques d'ouverture au reste du monde ; et tout ceci fait que tout se passe comme si un bon nombre de pays parmi les plus pauvres, ne faisaient pas partie de la mappemonde des investissements mondiaux, tout se passe comme si le marché mondial n'avait cure des plus pauvres. Et donc, on peut craindre que le fossé ne se creuse encore entre les pays qui sauront profiter de la mondialisation, et ceux qui seront laissés sur la rive.
- un troisième risque lié à ces risques de la mondialisation, c'est évidemment celui de la croissance des inégalités, entre les pays et à l'intérieur des pays. Ce qui crée un écart vertigineux entre les plus riches d'un côté, et les plus pauvres de l'autre, car exacerbés précisément, par la proximité créée par la mondialisation de l'information ; et beaucoup de fait illustrent ces inégalités croissances, inégalité d'accès aux soins, la plus inacceptable ; et les ravages du SIDA, au regard de la modestie des moyens mis en place pour le combattre dans les pays en voie de développement, viennent évidemment tout naturellement à l'esprit. Troisième donc, risque formidable en face des perspectives flatteuses que j'évoquais au début.
- et il y a deux autres risques qu'il faut bien avoir à l'esprit. Le premier c'est celui, bien que contesté par certains, de l'uniformisation culturelle au rabais de notre monde, le laminage de la riche diversité des cultures mondiales sous la pression d'un modèle culturel dominant.
- et enfin un cinquième risque est là, qui est dans l'inadaptation des moyens d'action de l'état-nation pour faire face à l'apparition désormais de problèmes nouveaux, dont la géométrie est d'emblée mondiale. Cela crève les yeux, les risques dans le domaine de l'environnement sont tous d'emblée des risques mondiaux, qui se moquent des frontières nationales. Les risques dans les domaines de la criminalité, quels qu'en soient les visages, le grand banditisme, la criminalité financière, la criminalité informatique, les histoires du genre ' I love you ' etc.... sont des risques qui ignorent les frontières de l'état-nation. Ce sont des risques mondiaux, et nous ne sommes pas équipés pour avoir des stratégies mondiales pour les prévenir et les combattre. On essaie de les neutraliser : chaque fois qu'un pétrolier s'échoue, ou dégaze dans le canal de la Manche, dans mon pays, il y a immédiatement des campagnes, il faut immédiatement convoquer une conférence mondiale contre la pollution des eaux maritimes ; deux mois après, on n'en parle plus. L'état-nation n'est pas très alerte ni volontaire, pour accepter de prendre en compte cette dimension mondiale des problèmes ; jusqu'au terrorisme dont nous venons de nous rendre compte, que, lui aussi, a une géométrie mondiale et qu'il peut frapper partout.

Nous sommes donc confrontés à un contraste saisissant entre des chances réelles et des menaces redoutables. Et ceci explique sans doute le trouble de l'opinion publique ; celle-ci l'a

bien vu et se rend bien compte qu'on n'est pas en présence d'une affaire de verre à moitié vide et de verre à moitié plein. Elle se rend compte qu'on est en présence en fait, d'un problème profond, d'un problème de civilisation, auquel il faut répondre autrement que par des déclarations de comités, de conseils ministériels nous disant : « ne vous inquiétez pas, nous avons tout cela en main ». D'où le trouble dans lequel nous vivons. Et je dois dire que dans la prolifération des déclarations d'hommes politiques sur la mondialisation, (et j'ai payé longtemps pour les connaître toutes), il m'a semblé vraiment mettre le doigt sur le problème de fond qui se pose. C'est une déclaration du Président Havel parlant il y a maintenant un an, un an et demi, devant la grande assemblée annuelle des gouverneurs de la Banque Mondiale et du Fond Monétaire International à Prague. Il leur a dit, je le cite, ce texte m'a beaucoup donné à réfléchir : « Des voix se lèvent soulevant la nécessité de restructurer l'économie des pays en développement, et le devoir des pays riches de les soutenir. Si cela se fait en douceur, sur la base d'une excellente connaissance des milieux concrets, et des besoins de chacun, cette restructuration est certainement utile. Mais j'estime qu'il importe surtout de penser une autre restructuration, celle du système de valeurs sur lequel repose notre civilisation actuelle. A problèmes de civilisation, problème de valeurs ». Et dès lors comment restructurer un système de valeur ? Václav Havel a continué : « Nous aurons du mal à y parvenir si nous ne trouvons pas en notre sein, le courage de remettre en cause, de refonder un ordre de valeur, que nous serions à même de partager et d'honorer malgré notre diversité et de rattacher ces valeurs nouvelles à quelque chose qui se situe au-delà de l'horizon de l'intérêt immédiat, d'une personne ou d'un groupe. Comment y parvenir sans un nouvel élan puissant de la spiritualité humaine ? ».

Inutile de vous dire que cette référence à des valeurs et à la spiritualité humaines, devant un parterre de banquiers et de ministres des finances, était nouvelle et peut être n'a-t-elle pas été saisie pour toute sa portée. Mais enfin voilà un homme politique, confronté à ce problème, habitué aux grandes questions de civilisation, et qui nous dit : « on ne peut sortir de là que par un nouvel élan de spiritualité humaine ». Où aller le chercher alors que Havel nous dit par ailleurs, une des caractéristiques de notre temps, « c'est qu'il est devenu athée », eh bien, je crois que c'est ici qu'il faut écouter Teilhard, et lire ou relire ce qu'il écrivait il y a entre 50 et 75 ans, sur l'espérance d'une planétisation de la vie. Et il avait cette phrase, (c'est toujours de *l'avenir de l'homme* que je la tire) : « *c'est l'espérance d'une planétisation de la vie qui peut, qui doit, nous apporter le feu spirituel faute duquel tous les autres foyers allumés avec tant de peine, s'éteindront bientôt à la surface de la terre pensante, la noosphère ; et ces foyers, ce sont la joie de l'action et le goût de la vie* ». Alors, comment cette espérance d'une planétisation peut-elle sauver la joie de l'action et le goût de la vie ? Et bien c'est là, Mesdames et Messieurs qu'il faut relire Teilhard de Chardin.

Qu'est-ce qu'il voulait dire ? Alors, je ne suis pas assez savant ni assez théologien, ni assez philosophe, ni assez paléontologue, pour en parler avec compétence. Mais, je vous ai déjà dit que Teilhard m'a touché, et il m'a touché surtout par un livre qu'il m'a été donné de lire lorsqu'il était encore sous le manteau, interdit, ronéoté, sur du papier brun de boucherie, *le Milieu Divin*. Ceci se passait en 1950, 1951. Un de mes aumôniers à la cité universitaire de Paris m'avait dit : 'tiens, lis ça'. Evidemment comme le livre était interdit, il y avait l'attrait absolument indicible. J'ai lu *le Milieu Divin*, et relu ; et je me suis rendu compte comme beaucoup certainement, que, finalement, dans son œuvre spirituelle, je ne parle pas de son œuvre scientifique, dans son œuvre spirituelle, Teilhard est l'homme d'un seul livre. C'est toujours le même livre, c'est toujours le même message qu'il nous a donné, jusqu'au dernier jour de sa vie. Dix jours avant sa mort, il a écrit un autre livre, il a écrit dans le courant du mois de mars 1955, il est mort le 10 avril 1955, ce dernier livre, *le Christique* dont je vais vous parler dans un instant, vingt trois pages seulement, mais je ne vous conseillerais pas de commencer par là si vous n'avez pas encore commencé la lecture de Teilhard car il est dur et dense, ce dernier livre récapitule toute sa pensée autour de ce qui est absolument fondamental chez lui, cette merveilleuse rencontre entre ses intuitions scientifiques, corroborées par sa recherche, et ses intuitions religieuses portées par sa foi et sa réflexion théologique.

Tout Teilhard de Chardin est dans la rencontre de ces deux approches ; et, ce dernier livre, *le Christique* s'est formidablement enrichi par son inlassable labeur de recherche scientifique, par une inlassable contemplation de ce qu'il appelle la Christogénèse. Pour lui, à la meule de tant de critiques, de tant d'exaction de censeurs parfois dérisoires, dialoguer au fil d'une interminable et extraordinairement riche correspondance et rencontre de l'homme, ce livre c'est encore *le Milieu Divin*. Et il le dit lui-même, il dira dans une lettre qu'il enverra au moment même où il conclut l'écriture de ce livre : « Aujourd'hui, après quarante ans de continuelle réflexion, c'est encore exactement la même vision fondamentale, que je sens le besoin de présenter et de faire partager sous la forme, sa forme mûrie une dernière fois, ceci avec moins de fraîcheur et d'exubérance dans l'expression, qu'au moment de sa première rencontre, mais toujours avec le même émerveillement et la même passion ».

Alors, vous ayant dit tout cela, il faut que je vous dise quelques mots *du phénomène humain* ; je vous ai dit comment je l'ai rencontré : c'était à un moment d'une grande crise intellectuelle au sein de l'église catholique, c'était le moment de l'Encyclique *Humani Generis* où des géants de la pensée théologique comme le père Congar et le Père De Lubac étaient interdits de publication, et on m'a donné à lire ce livre. Et pour moi, avec la réflexion de deux de mes maîtres à l'époque, l'un Emmanuel Mounier et l'autre le Professeur François Perroux, mon maître d'économie politique, ce livre a été à l'origine de ma liberté personnelle et, probablement de mon engagement dans la vie. Il s'adresse en effet à des jeunes hommes qui vont s'engager dans la vie, qui se posent la question du sens de l'action, et dans ce livre là, vous découvrez qu'il n'y a pas de distinction entre le sacré et le profane ; l'action de l'homme est prolongement de l'action créatrice de Dieu ; le service de cette convergence unifiante du monde, de sa progression vers ce point ultime, ce point oméga, ce point, convergent ; et par conséquent, s'engager pour servir cette convergence personnalisante des hommes, quel que soit le terme et en sachant très bien qu'on ne le verra pas, est évidemment une invitation à consacrer sa vie au service du rapprochement des hommes.

Je vous invite à lire ce livre qui n'est pas long et vous retrouverez, dans le langage de son temps, mais qui reste singulièrement ouvert, cette vision, cette merveilleuse vision de l'agir humain, ce formidable appel à rechercher l'épanouissement de la personne dans le service qu'elle peut rendre à l'épanouissement de la Communauté. Il y a dans sa *réflexion, sur le bonheur* un texte bref, cette phrase, une réflexion sur les trois types humains entre lesquels se partage l'humanité. (Ce n'est pas du tout les termes scientifiques qui vont apparaître !) Il y a des groupes de fatigués, de jouisseurs, et ... des ardents.

Et bien, quand on a 20 ans et que l'on lit le *Milieu Divin*, on fait l'option de l'ardeur. Mais, Teilhard les prévient, pour ces hommes là, vivre sera une ascension et une découverte ; on plaisantera ces hommes, on les traitera de naïfs ou de gênants. Mais en attendant, ce sont eux qui nous ont faits et c'est d'eux que s'apprête à sortir la terre de demain. A partir de là, toutes les grandes valeurs, toutes les grandes orientations d'une formation chrétienne traditionnelle changent de signe, prennent une vigueur, une couleur toute autre, et en particulier c'est la révélation d'un sens tout nouveau, ce qu'est la charité, l'amour et le devoir de contribuer à l'amorisation du monde.

La charité devient en effet, amorisation du monde en toute chose et en toute action, et la vie peut être conçue comme service des hommes pour participer à la construction et à l'organisation d'un monde plus habitable. Construction qui en quelque mystérieuse manière, est aussi construction, approche de ce point oméga dont il ne parlait pas encore dans ses écrits, mais qui sont un autre aspect finalement de la construction de ce nouveau monde et de cette nouvelle terre que Dieu tirera de l'effort humain, à travers l'espoir. Formidable dignité donc, de ce travail où Dieu et l'homme mêlent leurs mains et qui fait que l'histoire des hommes est une histoire simple. Teilhard le dit plus fortement évidemment, je le cite, c'est dans *Science et Christ* : « le règne du Christ auquel nous sommes tous voués, - il s'adresse à

des chrétiens -, ne saurait s'établir que sur une terre portée par toutes les voies de la technique et de la pensée, à l'extrême de son humanisation. Notre mission est, quels que soient les épaisseurs du monde, les faisceaux de contraintes dans lesquels se déploie notre agir, notre objectif doit être de porter la terre à l'extrême de son humanisation ».

Alors je ne vais pas maintenant vous parler du *Christique*, ni du *Phénomène Humain*, les principales données scientifiques vous ont été admirablement rappelées par le Professeur, il y a un instant. Je vous invite à lire ces livres, autant que possible, à ne pas les lire seul mais à les lire en groupes s'il existe des groupes de lecture. Teilhard se prête particulièrement à cet exercice là, parce qu'il y a une telle diversité d'angles par lesquels il aborde le phénomène humain, que, autant de possible, il faut avoir une lecture multi pluridisciplinaire de ce livre. Pour ceux d'entre vous qui sont encore plus novice que moi dans la lecture de Teilhard, je ne vous conseille pas de commencer par les livres les plus scientifiques, ni par le *Christique*, je viens de vous le dire, bien que tout y soit en 23 pages, mais par *le Milieu Divin*, *le Phénomène Humain*, et peut être surtout par sa correspondance, car elle accompagne, tout au long de sa vie, sa réflexion, et sa pensée en formation. On le voit dialoguant avec des collègues ou avec lui-même, avec ses supérieurs, avec Rome, et on voit comment finalement, s'articule toute cette réflexion. Alors, à partir de là, et puisque je vous parle de la lecture de Teilhard, laissez moi tout de même vous donner quelques clefs de lecture ; car Teilhard n'a jamais été bien compris, je ne prétends pas l'avoir bien compris, ses supérieurs d'ailleurs ne l'ont pas compris du tout, ou pas beaucoup, et nous continuons à mal le comprendre. Peut être parce que c'est une pensée trop au-delà, trop à la limite de la pensée humaine en quelque sorte, car il s'agit, vous l'avez bien compris, certainement d'un des plus grands esprits de notre siècle.

Alors voici quelques clefs de lecture que je vous donne, avant de venir à la manière dont cette pensée peut conduire une action sur ce monde qui s'oublie.

Première clef de lecture : il faut laisser Teilhard là où il s'est mis lui-même, à cette jonction de la réflexion scientifique et de la réflexion théologique. La tentation est de le tronçonner, de le tirer d'un côté ou de l'autre ; dans sa dernière lettre à Jeanne Mortier, qui était chargée de devenir son exécuteur testamentaire, il disait : «Le père général m'invite à faire paisiblement de la science. Mais justement, comment avoir le goût de chercher en dehors d'une certaine forme, d'une certaine manière d'adorer. Toutes les difficultés avec Rome viennent de là. Le désir de m'isoler : 'qu'il ne fasse pas de la théologie mais de la science', et d'autres auraient tendance à dire : 'qu'il fasse de la science, qu'il ne nous empoisonne pas avec sa théologie' ; mais justement, Teilhard est dans cet entre deux. Et c'est une pensée théologique, spirituelle, mystique, qui n'a de sens pour lui-même, qu'appuyée sur sa recherche scientifique, comme sa recherche scientifique est portée par sa formidable ardeur de croyance. Et donc, respectons cela, prenons-le pour ce qu'il est. Et même si sa pensée scientifique date certainement beaucoup, comme j'ai cru le comprendre en écoutant le professeur, ou peut-être encore aujourd'hui, se prête à des critiques qui ne pouvaient pas se faire jour lorsqu'il écrivait, peu importe ; de même, les formulations théologiques ont certainement progressé sous sa pression justement, sous la pression de ses intuitions, peu importe que ce ne soit pas la pensée la plus à jour dans ces domaines là,- je crois qu'elle le restera longtemps -, mais prenons le là où il est, et suivons-le dans son ardeur précisément portée par ces deux sources d'inspiration ; ça, c'est la première remarque.

Et la seconde : ne nous trompons pas sur le temps de Teilhard, vous nous l'avez rappelé, Monsieur le Professeur ; l'importance du temps dans sa pensée, son unité de temps n'est pas la nôtre ; alors, on peut dire que c'est l'unité de temps du géologue, l'unité des grands plissements géologiques, combien de centaines de millions d'années ... ce n'est pas mon unité à moi de financier, (qui est celle des comptes trimestriels) c'est plutôt l'unité de temps de Saint Pierre dans sa 2^{ème} épître disant : « Pour le Seigneur un jour est comme mille ans, ou un million d'années. Et cent, et mille ans, ou un million d'années, comme un seul jour ». Mais il faut même aller au-delà de cela ; ce qui fascine Teilhard et par là, sa pensée essentiellement

théologique, pas tellement eschatologique, ce qui le fascine, c'est la direction que prend un monde, convergent, son axe sur le seul moment qui l'intéresse vraiment, qui est ce moment de la fin du temps, où on atteindra le point oméga, et où un Christ immensément grandi par l'évolution, où le fils de l'homme immensément grandi par l'évolution, - et là, je crois que le concept de fils de l'homme, qui fait mystère souvent quand on lit l'Évangile -, trouve tout son sens. Le Christ est aussi fils de cette évolution, même s'il est à sa tête, et le point Oméga, c'est finalement ce moment où je crois que le Christ immensément grandi, remettra le monde à son Père. Mais si cette perspective est lointaine et indéfinie, en revanche son appel à l'action est immédiat ; il nous révèle une perspective immensément au-dessus de nos propres aspirations, et de notre vision du temps ; et pourtant notre propre action est mystérieusement éclairée par cette perspective, un peu comme l'étoile polaire guide, à des années lumières de notre planète, guide le navigateur dans sa marche en progression de quelques miles nautiques vers la cote. C'est donc une pensée en effet eschatologique mais tournée vers l'action immédiate, c'est une invitation au travail de chacun, travail patient et dont chaque personne finalement ne connaîtra la portée qu'en termes de convergence.

Troisième clef de lecture : ne nous trompons pas et n'identifions surtout pas la mondialisation que nous vivons aujourd'hui et que nous connaissons aujourd'hui avec cette planétisation du monde, cette totalisation du monde dont parle Teilhard. Cette mondialisation, que beaucoup de nos contemporains rejettent. Pourquoi la rejette-t-il ? parce qu'elle est uniformisation, elle est dépersonnalisation ; elle est substitution à la richesse des cultures nationales, d'un modèle unique de culture ou du moins le risque de cela . Alors que Teilhard cherche à nous guider sur l'axe d'une convergence précisément personnalisante. Et donc, lorsque nous devons exercer ici, un discernement de base, discernement que Teilhard lui-même a été obligé d'opérer, - il a beaucoup réfléchi et tenté, dans les années entre 45 et 50, au moment de la grande poussée du monde socialiste -. Et parmi les intellectuels français en tous cas, il y a eu cette fascination où l'unification du monde était là ; mais Teilhard disait : «Attention ! Si ces phénomènes –j'ai un long texte devant moi- nous inclinent vers un régime de fourmilière ou de termitière, ce n'est pas le principe de planétisation qui est en cause, mais seulement la manière maladroite, incomplète, avec laquelle dans le cas particulier, il est promu ». Et en lisant ces textes, je me dis qu'il s'applique tout aussi bien à une vision exclusivement économiste ou mercantile de la mondialisation. Si la mondialisation par mercantilisme, par 'économisme,' comme dit le saint Père, nous amène à créer une termitière, une Babel, eh bien, nous ne sommes pas sur l'axe de la totalisation que cherche Teilhard. En somme, et un document de la conférence épiscopale, l'a bien montré, pour juger de la mondialisation et tous les phénomènes qui lui sont liés, il faut nous demander s'ils nous emmènent vers Babel, ou s'ils nous amènent vers une Pentecôte, c'est-à-dire, vers une unité des hommes, par-delà les différences de langage et dans le respect de leurs diversités et de leur originalité, de leur unicité en chacun, mais personnalisé dans ce nouveau monde de convergences. Et, j'y viendrai dans une minute, nous devons toujours nous demander, en face des phénomènes d'unification du monde, ce qu'il y a vraiment en jeu. S'il s'agit de mettre en place des structures unifiantes, c'est bien, allons-y ; mais s'il s'agit de mettre en place des structures uniformisantes, alors gardons-nous en et cherchons un autre chemin.

Je m'arrête là. pour ce qui est des clefs de lecture : j'en aurais deux autres, mais ce n'est pas la peine, et je sais, le temps court. Je voudrais surtout insister sur le fait que cette pensée est surtout invitation à l'action, et non programme. Il n'y a rien de véritablement programmatique et surtout rien touchant à la programmation économique dans la pensée de Teilhard : il était bien au-dessus de tout ça. Mais en revanche, il y a une invitation pressante à l'action dans l'espérance. Aux croyants il dit que c'est Dieu lui-même qui nous appelle à travers ces phénomènes d'unification du monde ; aux non-croyants, il se contentera de dire. On n'espère jamais assez de l'unité croissante du monde.

Mais comment bâtir sur cette espérance ? Eh bien, il nous dit : A vous de jouer ! Le champ à cultiver est immense ; et la seule chose qui doit vous guider, c'est une grande espérance « en

commun » une grande espérance – vous voyez bien laquelle-, en un monde qui converge, mais qui personnifie ; et espérance, en commun : en commun parce qu'elle ne sera véritablement opérante que si elle s'exprime en plus de cohésion, et en plus de solidarité humaine.

Souffrez que je consacre deux ou trois minutes à ces deux derniers points pour retomber sur terre et sur l'aujourd'hui du monde. Vous savez où nous en sommes. Vous partagez certainement toutes les inquiétudes que l'après 11 septembre en particulier, a engendrées, par tout ce qu'il nous a révélé des dangers de notre monde. Et vous mesurez probablement, combien l'action des gouvernements, à travers le monde, de la communauté mondiale dont nous faisons tous partie, est finalement dérisoire, en fonction de l'immensité des problèmes que nous rencontrons. Dérisoire, et je suis parfois tenté, puisque j'ai eu à la gérer et parfois à voir ce qui manquait pour boucler les comptes, d'une progression ordonnée vers un monde plus humain. Je pourrais dire que nous sommes véritablement au degré zéro, ou proche de zéro, pour une véritable solidarité

Alors que faire ? eh bien alors causons ! causons, et un de ses premiers interprètes qui a été le Président Leopold Cedar Senghor, président du Sénégal, l'homme qui a inventé le concept de négritude « La différence des peuples d'Afrique dans le concert des peuples du monde, », Senghor disait « eh bien ! il nous faut aller dans le sens d'un partenariat pour gérer le monde. Plus récemment, au cours des dernières années, au cours de la dernière année, l'Afrique est venue proposer au monde, ce qu'on appelle maintenant 'la nouvelle initiative africaine' pour un partenariat pour le développement africain. Au G8 à Gênes (on n'en a pas beaucoup parlé, parce qu'on pensait surtout à ce pauvre jeune homme qui a été tué par les forces de l'ordre), Mais il s'est passé quelque chose d'important à Gênes, c'est que les Africains ont repris ce concept du partenariat initié par Leopold Senghor, et sont venus dire : « nous sommes prêts à jouer le jeu pour tirer le maximum de potentiel de la mondialisation et nous allons appliquer de bonnes politiques, nous allons nous acheminer vers la transparence, nous lutterons contre la corruption, nous aurons des politiques de macro économie en harmonie avec les exigences de Bruxelles et nous le ferons, même si vous ne nous aidez pas ; et si vous répondez à nos offres de partenariat, ce sera meilleur et pour vous, et pour nous. » Nous sommes en ce moment en train d'essayer de mettre en place ce partenariat, et j'ai l'honneur d'être représentant de mon pays à cette instance qui souligne que l'Afrique est responsable de son destin, mais qu'elle est aussi responsable du nôtre comme nous sommes responsables du sien.

Cà veut dire aussi, que nous sommes en train de chercher à mettre en place les instruments grâce auxquels, la communauté humaine, pour prendre en mains ses propres problèmes, tous ces problèmes dont je vous parlais il y a un instant, à géométrie mondiale, mais qui ne sont traités qu'au ras de l'état nation. Et c'est là, je le dis à Genève où beaucoup de nos amis doivent intervenir pour obtenir une révision dans le cadre des Nations Unies, pour qu'ils correspondent mieux à ces problèmes qui aujourd'hui ne sont pas pris en mains, mais aussi pour que l'on donne à tous les peuples de la terre, un droit effectif à la parole dans les délibérations mondiales. Je suis français ; je me sens satisfait ; mon pays est un membre de ce groupe des sept membres de ce club qui se donne l'impression de gérer le monde. Mais ce club n'est pas légitime pour gérer le monde. Il faut trouver le moyen de l'ouvrir au moins lorsqu'il y a des questions à portée mondiale, de l'ouvrir au reste du monde. Des propositions ont été faites à cet effet et ces propositions sont restées pour l'instant, sans réponse, mais je crois qu'il est dans une logique teilhardienne de nous donner d'exiger au moins ce degré un, dans la cohésion du monde, ce qui est un problème de gouvernance, du moins lorsqu'il y a des questions qui correspondent aux problèmes de la mondialisation d'aujourd'hui. Je serais interminable sur ce chapitre-là ; j'en viens au chapitre solidarité.

S'il y a un problème systémique, ultime pour le monde, c'est bien le problème de la pauvreté. Il y a aussi évidemment, le problème de l'environnement. Mais c'est par la pauvreté que le monde peut aller à des révolutions formidables de son histoire. Que faire pour plus de solidarité ? Nous prétendons tous faire des tas de choses, nous soutenons trente-six ONG,

nous croyons, j'ai cru, j'ai cru longtemps, que mon gouvernement faisait beaucoup pour les pays pauvres ; mes chers amis, nous ne sommes pas à l'échelle. Et ce qui plus grave, c'est que nous ne tenons pas nos engagements. Et nous ne respectons pas la parole que nous avons donnée : au cours des dix dernières années pendant lesquelles nous avons continûment réduit notre aide aux pays en développement, nous avons continûment pris des engagements pour réduire la pauvreté du monde ; c'est toute cette série de grandes conférences internationales qui auraient fait rêver Teilhard dans les années 50, elles se sont tenues, elles font partie maintenant de l'ordinaire de nos vies, et chaque fois, au terme de ces conférences on prend des engagements. On a pris une dizaine de ces engagements de cette nature au cours des années 90 ; je ne vous ferai pas l'injure de vous demander si vous les connaissez ; j'ai demandé aux principaux dirigeants de ce monde s'ils les connaissaient et si évidemment ils les appliquaient. Eh bien, la plupart d'entre eux m'ont dit : « Mais qu'est-ce que c'est que ces engagements ? Ces engagements de réduire la moitié, les deux tiers de la mortalité infantile, les trois quarts de la mortalité maternelle, cet engagement de faire la scolarisation primaire universelle pour tous les enfants d'ici 2015 ? l'égalité des garçons et des filles dans l'accès aux écoles d'ici 2005 ? Qui a pris ces engagements ? Encore un coup de mon prédécesseur ! »

Eh bien, Mesdames et Messieurs, ces engagements nous les avons pris. Or, s'il y a quelque chose à faire, pour créer ce tissu de la communauté humaine, cet élément de base d'une convergence personnalisante, comme l'aurait dit Teilhard, il faut commencer par tenir la parole donnée, et autant que possible, gérer cela d'une manière paritaire ; il faut que les partenaires vérifient entre eux qu'ils tiennent leurs engagements pour une politique plus saine, il faut que de l'autre côté, nous vérifions entre nous que nous tenons les promesses que nous avons faites, et il faut que nous acceptions de discuter avec les pays pauvres, où nous en sommes et où ils en sont. Ce n'est que sur cette base-là, du respect d'une parole donnée tenue par quelque communauté humaine que ce soit en commençant par le couple, que l'on peut construire une convergence personnalisante. Essayons d'en prendre le chemin.

Alors, je vais conclure –j'ai déjà dépassé mon temps de parole-, ce que je vous dis là peut vous sembler utopique : ça ne me gêne pas ; parce que dans je ne sais quel texte, j'ai retrouvé avec délices, ce matin, hier soir, en pensant à notre rencontre, ce mot de Teilhard : « Au fond ce sont les utopistes, non les réalistes, dit-il, qui ont scientifiquement raison ; eux du moins, même si leurs anticipations font sourire, ont le sens des dimensions vraies du phénomène humain ». Et ceci m'a fait penser à Théodore Monod, ce grand homme qui est mort récemment et qui allait passer une grande partie de sa vie à des explorations dans le désert, et qui, un beau jour, fut interrogé par un journaliste qui a fait état de ses réflexions. Sur ses marches dans le désert, le journaliste lui a dit : « Mais ce sont des utopies ! et les utopies, Monsieur, ça ne marche pas ! » - « Qu'est-ce que vous en savez ? Vous n'avez jamais essayé ! » Eh bien, je crois, que si le message de Teilhard, nous invitait à œuvrer à temps et à contre temps, même en passant pour des naïfs au début, et des hypocrites pour plus de cohésion dans notre monde et plus de solidarité, si ceci est utopique, eh bien va ! pour l'utopie.

Je vous remercie !

(applaudissements exceptionnellement longs à Genève)